

GASTON BARDET, UN URBANISTE VISIONNAIRE

LE NOUVEL URBANISME

Introduction.

Chacune des publications de Gaston Bardet a son histoire, car elles lui servent essentiellement à se définir lui-même. Il en fut ainsi pour les précédentes publications : Pierre sur Pierre ; Problèmes d'Urbanisme ; Mission de l'Urbanisme ; Paris, naissance et méconnaissance de l'Urbanisme et Principes d'enquêtes et d'analyses urbaines. « *Le nouvel Urbanisme* » marque une phase décisive de son évolution.

Cet ouvrage lui fut demandé par un groupe de jeunes désireux de retrouver, dans tous les domaines, les bases d'un nouveau départ. Gaston Bardet en commença la rédaction durant l'hiver 1943 alors que ses activités d'urbaniste subissaient un profond ralentissement lui permettant de consacrer de longs mois à la méditation. Une fois de plus, l'opportunité lui était offerte d'essayer de transmuter le désordre général en lucidité et en sérénité personnelles.

Comme nous le verrons, ces méditations l'ont conduit à réfléchir en profondeur sur les principaux aspects de la vie humaine, personnelle et en société, sur le travail, l'économie, la politique, l'écologie, les lois régissant l'harmonie de la création et l'intégralité de la vie de notre planète, établissant un catalogue de propositions concrètes. Mais surtout, Gaston Bardet fonde toute sa démarche sur l'homme intégral, créé à l'image de Dieu, Un et Trine. L'homme appelé à l'amour de Dieu et par conséquent, à l'amour de ses frères, en commençant par les plus proches pour arriver, par étapes successives, à l'amour de l'humanité, dans l'unité de fils de Dieu.

Certes, nous dit-il, « notre position était, par essence, spiritualiste, mais nous n'imaginions pas qu'un ouvrage de caractère scientifique puisse nécessiter une prise de position absolue sur la Cause première ». Il poursuit « Les circonstances ne cessent de nous placer aux carrefours où viennent aboutir les interrogations, les découragements de tous ceux qu'attire ce magnifique métier, ou mieux cet apostolat d'urbaniste ».

« *Le Nouvel Urbanisme* » se compose de cinq livres comptant une cinquantaine de chapitres. Dans les trois premiers livres, on rencontrera les positions philosophiques de base. Le quatrième (clef de voûte de l'ensemble) et le cinquième donnent les solutions applicables à l'urbanisme, quelle qu'en soit l'échelle : du groupe de voisinage jusqu'à la région en passant par la ville dont il condamne la vision géométrique pour la remplacer par une vision organique des groupes sociaux.

Gaston Bardet conclut cet ouvrage par cette phrase résumant sa démarche : « Il existe dans tout l'univers, un ordre naturel... que tous les grands penseurs, qui ont fait le tour des arts, des sciences et des philosophies, ont senti. Tout est dans tout ».

LIVRE PREMIER

Dans ce premier livre, Gaston Bardet étudie les relations entre la forme urbaine et l'être urbain dans les différentes civilisations, et la perte de celles-ci dans les grandes villes modernes. Pour remédier à la fracture constatée, Gaston Bardet, propose un nouvel urbanisme s'appuyant sur les principes de l'analyse urbaine prenant comme référence fondamentale les personnes qui composent les villes avec leurs caractéristiques socio-économiques et culturelles les plus évidentes. Gaston Bardet parle là d'un urbanisme à visage humain.

1.1. La forme urbaine et l'être urbain

Tout le drame de l'urbanisme actuel consiste dans le divorce existant entre des formes urbaines, caduques et pesantes, et l'être en prodigieux renouvellement. Après une brève revue historique de l'art urbain, Gaston Bardet montre comment on en est arrivé à un divorce croissant entre la forme urbaine et l'être urbain, à partir de la Renaissance, avec des schémas géométriques arbitraires plaqués violemment sur l'être préexistant. Puis viendront successivement les coupures produites par les voies de chemin de fer et de la circulation automobile mutilant l'être urbain.

Pour que la forme urbaine soit en adéquation avec l'être urbain, le nouvel urbanisme doit déterminer les nouvelles formes souples qui permettront le passage du monde actuel au monde futur et l'adaptation de la vie sociale à ce dernier. Cela pourra se faire avec une distribution rationnelle de l'espace urbain avec stabilité de certaines structures et liberté biologique pour le développement de l'habitat (comme c'est le cas en Extrême Orient) : subordination au site, juste relation entre les éléments de chaque groupe social fédéré dans la ville (cas de la Grèce) et le traitement biologique de chaque groupe social de formation naturelle qui entre dans la composition de la ville et, spirituellement, de chaque unité composante (cas de la cité médiévale).

Connaissance de l'être urbain. Pour connaître l'être urbain il faut la double analyse de la forme et de la fonction. La forme n'est que l'extériorisation d'un fait interne d'évolution qui prend ainsi fin. Forme et fonction s'engendrent mutuellement. Mais comment, dans la plupart des cas, la forme pourrait-elle de nos jours épouser étroitement l'être urbain alors que l'évolution urbaine est plus accélérée que jamais ?

1.2 – Principes d'analyse urbaine

Pour « capter » la ville il faut non seulement étudier toute la population mais aussi chaque habitant en particulier. Pour ce faire une statistique quantitative froide ne suffit pas, il faut y adjoindre une représentation qualitative sur plans. Gaston Bardet met au point dans ce but des profils socio-économiques, créant ainsi une topographie sociale, donnant une image précise et vivante de l'être urbain en qualité et en quantité.

De cette méthode d'analyse va naître réellement le nouvel urbanisme qui n'imaginera plus arbitrairement des volumes plus ou moins bien agencés et ordonnés, mais étudiera des formes de groupement adaptées à la nature de l'homme, à son échelle, aux problématiques sociales, etc...pour en déduire ensuite les enveloppes architecturales convenant aux différentes fonctions urbaines.

1.3. L'Urbanisme pour l'homme

L'urbaniste ne peut pas se contenter d'examiner le malade ; il doit le soigner. Il lui faut donc connaître, en premier, l'état normal des groupements humains. L'urbanisme ne doit pas être un urbanisme de complicité avec le mal qui ronge notre civilisation : le machinisme.

Il faut fonder l'urbanisme sur l'homme, sur l'essence de l'homme qui, bien que différent par certains aspects en chaque époque, est essentiellement Un. Dans l'homme, ses aspects physico-chimique, biologique et psychologique ne sont que les aspects différents d'une seule et même réalité humaine, laquelle est ternaire et comprends trois plans : Matière, Vie et Esprit. La crise actuelle aux multiples aspects ne s'explique – comme l'a remarquablement démontré Marcel de Corte – que par « une infidélité essentielle de l'homme à sa nature d'homme faite pour subsister en une seule et même substance ». La faillite actuelle a pour base des erreurs métaphysiques.

LIVRE DEUXIEME

Dans ce deuxième livre, Gaston Bardet expose la rançon du machinisme, en grande partie responsable du caractère inhumain et de la faillite des mégalofoles. Constat qu'il fait à partir de l'analyse des aspects sociaux, économiques, biologiques et spirituels. Il y étudie également les différentes utopies de type communautaire proposées en réponse aux mégalofoles. Il conclut, avec Alexis Carrel, qu'il ne peut y avoir de progrès d'ordre mécanique s'il n'y en a pas, parallèlement, dans le biologique et le psychologique. Mais ce progrès dans l'ordre biologique et psychologique est impossible dans un contexte qui détériore l'homme et évacue la spiritualité.

2.1. Causes et conséquences du machinisme

Après avoir évoqué les causes du machinisme, lequel ne pouvait se développer sans l'apparition du capitalisme qui évacue l'esprit de communauté au profit d'une classe cumularde : la bourgeoisie. Sa prospérité se verra renforcée par le commerce international, le développement des systèmes bancaire et industriel lui permettant d'acquérir une influence politique grandissante tandis que se constitue, dans les grandes agglomérations, un prolétariat misérable, sans expression politique possible, que les grands courants sociaux ou religieux secoueront de terribles convulsions.

Gaston Bardet pointe les conséquences du machinisme : ruine des pays pauvres souffrant chômage, pauvreté et dépeuplement des campagnes, en opposition à la prospérité des pays industrialisés ; dépersonnalisation du travailleur qui est dévalorisé et guerre que se livrent les industries pour acquérir des marchés forcément limités.

2.2. Caractéristiques des mégalofoles

Avant que d'étudier les mégalofoles, Gaston Bardet indique que la mission de la Cité ne consiste pas seulement à concentrer des hommes sur un espace social, mais encore à les superposer dans la durée. « C'est dans la ville que le temps devient visible ». Une ville est une cristallisation d'états sociaux révolus, un accumulateur d'acquisitions civilisatrices, « un organe spécialisé de transmission sociale de tous les arts et de toutes les sciences »,

comme l'ont fait remarquer Geddes et Mumford. Elle accumule l'héritage de sa région, lui donne corps et le combine, suivant certains équilibres, avec l'héritage culturel de plus larges unités : nationales, raciales, religieuses, humaines. En fait, la Cité, par sa matérialisation symbolique des réponses données par l'homme à ses besoins et ses idéaux, en fait par sa représentation totale du faire et de l'agir, de l'intellectualité et de la spiritualité humaine, *est la plus grande œuvre d'art collectif!*

Loin de remplir cette mission, les vastes agglomérations, aujourd'hui, ne constituent plus que de grandes aires de désorganisation sociale ; la ville disparaît en tant qu'organisme composé d'art collectif et de technique.

La croissance des grandes villes n'est plus en corrélation avec les activités sociales mais dépend de la spéculation foncière et des constructeurs. Ces villes grandissent de manière indéfinie. L'unité essentielle n'est pas le quartier mais un bloc de maisons projeté en fonction de la circulation. De cet assemblage hétéroclite ne naît pas la variété mais *la solidification du chaos* donnant une image urbaine sans consistance, avec un mélange de styles et de matériaux, n'importe quel bâtiment étant à côté de n'importe quel autre. Ainsi à la dégradation du paysage naturel s'ajoute la création d'un cadre chaotique et inhumain qui affecte la sensibilité des citoyens.

Par un curieux paradoxe, les améliorations techniques destinées à combattre quelques uns des pires inconvénients de la surpopulation urbaine, conduisent finalement à augmenter la congestion. Telle la multiplication des transports qui ne diminue en rien la congestion des rues et les ascenseurs augmentant la densité humaine, sans parler des coûts financiers devenant vite insupportables. Sans oublier les coûts humains : fatigues quotidiennes, risques de maladies contagieuses, dégradations physiologiques et psychologiques causées par la tension urbaine, produisant d'énormes pertes en capital humain.

En plus de dévorer les personnes, la grande ville génère automatiquement des surfaces insalubres. En premier lieu disparaissent les jardins intérieurs dès que le terrain est devenu trop cher pour de tels espaces libres, les centres se dégradent au fur et à mesure que se substitue à la population initiale, une population paupérisée source de violence. Ces quartiers surpeuplés – zones de transition entre les zones commerciales et les zones résidentielles – se dégradent peu à peu en taudis par suite de l'incertitude de son usage prochain.

2.3. Faillite des mégalo-poles

La grande ville a fait faillite sur les deux plans : humain et économique. Elle est le lieu où se rencontrent les plus flagrantes inégalités en matière de richesse et de ressources. On a pu mesurer également la vulnérabilité de la ville mécanique, délicate et fragile, durant la guerre qui a montré combien artificiels étaient l'équilibre, le confort, le ravitaillement et les plaisirs urbains. Mais même en temps de paix, un accident de métro, la crevaison d'une conduite d'eau, la rupture d'alimentation électrique, laissent des centaines de milliers de personnes désemparées.

Après ce sombre tableau, Gaston Bardet se demande : comment sauver les grandes métropoles mondiales ? Tout effort pour faire renaître ces grandes villes demande autre chose que des plans de circulations locales ou des règlements de construction. Il requiert d'aller contre le plan de base de l'économie métropolitaine. Il doit se dresser contre l'augmentation de la population, contre la multiplication des facilités mécaniques

engendrant la congestion, contre l'expansion continuelle de la surface urbaine, contre la grandeur qu'on ne peut diriger et la « grandeur » irrationnelle.

Le problème de la décentralisation est qu'elle s'oppose aux intérêts particuliers qui poussent eux à la congestion. Malgré les richesses fabuleuses amassées dans les grandes villes, les municipalités ne peuvent pas équilibrer les budgets et les dettes s'accroissent à cause de l'augmentation disproportionnée des services techniques et administratifs de la ville.

2.4. L'utopie de Thomas Morus

Pour trouver une réponse aux problèmes de la grande ville, Gaston Bardet fait le tour des multiples projets de cités idéales conçues pour résoudre les problèmes posés par la grande ville, projets hésitant entre observation et utopie. Toutes ces cités idéales sont à considérer, mais Gaston Bardet en choisit une comme étant la plus caractéristique : « l'utopie » de Thomas Morus, qui le premier après Platon, conçut dans l'absolu un type de cité, car cette utopie a en germe toutes les utopies postérieures sur la ville, par exemple : l'alternance des activités ; la suppression de la propriété foncière ; l'abandon de l'or comme métal précieux ; l'établissement du service social obligatoire ; l'organisation des loisirs ; la limitation de la production ; la communauté des biens de consommation et la condamnation de la formule : exporter ou mourir, etc...

2.5. Précurseurs de la Cité communautaire

Comme exemple de précurseurs de la ville communautaire, Gaston Bardet étudie les cas les plus représentatifs : la cité-jardin de Howard et les régions urbaines de Wells.

Parmi les utopies littéraires de Thomas Morus et d'Huxley, il y a une réalisation durable, celle de la cité-jardin d'Howard. Toutefois, il ne s'agira toujours que de l'organisation terrestre d'une cité terrestre par des méthodes empiriques et utilitaires. C'est en cela que tous ces efforts, comme tous ceux que l'on fait actuellement, n'ayant pas pour base une métaphysique uniciste, se montreront incomplets.

L'idée de la cité-jardin est née d'une observation de l'industriel anglais R. Owen sur « l'attention que l'on porte à la machine morte et le manque d'égard pour la machine vivante ». Howard pense que le remède à la grande ville n'était pas dans une réforme superficielle du tracé mais bien dans une nouvelle conception de la ville, basée sur trois principes : 1) élimination de la spéculation sur les terrains, qui appartiennent à la communauté, laquelle les loue et peut profiter ainsi de la plus-value. 2) contrôle de la croissance de la ville et limitation de la population, en entourant la ville d'une « ceinture agricole » servant à la fois de protection et de réservoir alimentaire. 3) équilibre fonctionnel entre la ville, la campagne, le logement, le marché, l'industrie, les fonctions spirituelles, politiques, sociales, récréatives, etc... afin d'éviter la faiblesse morale et économique des faubourgs ouvriers.

Enfin, Gaston Bardet fait des commentaires sur les régions urbaines de H.G. Wells, biologiste et sociologue, qui propose une action centripète : la diffusion de la population des grandes métropoles en régions urbaines, grâce à des transports rapides et bien réglementés. Il complète sa notion de diffusion par celle de regroupement suivant de communes affinités présageant que cela engendrera infailliblement une grande diversité. En résumé, Wells

propose trois idées fondamentales : diffusion générale, regroupement volontaire, créations de communautés nouvelles et diversifiées.

2.6. Une expérience concluante

Par une synthèse de l'homme tout entier, synthèse parfaitement accessible à cette foule qui ne croit plus qu'aux démonstrations scientifiques, Alexis Carrel a démontré, en fait, *qu'une civilisation déicide est une civilisation homicide*.

De l'unité absolue que compose l'homme, de l'impossibilité où nous sommes de séparer les actes biologiques des réactions physico-chimiques, la qualité de nos pensées de notre tonus vital, il ressort évidemment qu'il ne doit y avoir progrès dans l'ordre mécanique que s'il y a progrès parallèle en biologie et en psychologie.

Le machinisme a posé le problème à l'envers. Par suite de la hiérarchie naturelle entre les trois plans de l'unité humaine, c'est le complément d'âme qui doit précéder les accommodations biologiques ou les utilisations physico-chimiques. La perfection spirituelle est la condition préalable du progrès.

A la fois observateur et sujet, le civilisé occidental a, progressivement, atténué en lui la notion de perfection spirituelle pour lui substituer, de plus en plus violemment, celle du progrès matériel. Peut-être cette détérioration mentale est-elle plus dangereuse pour la civilisation que les maladies infectieuses dont la médecine et l'hygiène se sont exclusivement occupées.

Mais ce sont les formes les plus vulgaires de la littérature et les contrefaçons de la science de l'art qui, en général, attirent le public. « *Il semble qu'en l'absence d'armature morale, l'intelligence elle-même s'affaisse* ». De même « l'exagération de la spécialisation, l'augmentation du nombre des travailleurs scientifiques et leur ségrégation en société limitée à l'étude d'un petit sujet, ont amené un rétrécissement de l'intelligence ».

« On dirait que *la civilisation moderne est incapable de produire une élite douée à la fois d'imagination, d'intelligence et de courage*. Ce sont surtout la faiblesse intellectuelle et morale des chefs et leur ignorance qui mettent en danger notre civilisation ». « Peut-être la civilisation moderne nous a-t-elle apporté des formes de vie, d'éducation et d'alimentation qui tendent à donner aux hommes les qualités des animaux domestiques, ou à développer de façon dysharmonique leurs impulsions affectives. L'esprit n'est pas aussi solide que le corps. La destruction de l'intelligence, de la volonté, de la moralité étant apparue en premier, la destruction biologique, malgré tous les efforts médicaux devrait s'ensuire et se confirmer ».

L'expérience déicide est parfaitement concluante : le machinisme est homicide.

2.7. La loi de l'effort

Si le machinisme est homicide, c'est parce qu'il a détruit les fonctions adaptatives qui, seules, permettent à l'homme de durer. Il « est organisé pour vivre dans des conditions changeantes et irrégulières. C'est dans les conditions où les processus adaptatifs s'exercent de façon intense qu'il devient le plus viril ».

La loi de l'effort est plus importante encore que celle de la constante des états organiques. L'intelligence et le sens moral s'atrophient, comme les muscles, par le manque

d'exercice. L'effort est indispensable au développement optimum de l'individu. Les biologistes et psychologues rejoignent l'enseignement spiritualiste. Il n'est pas possible de supprimer la lutte, l'effort, la souffrance dans notre formation psychologique et spirituelle. Ce sentiment de la lutte nécessaire n'étant autre que la volonté de vivre.

« Nous devons former des hommes modernes, et les hommes modernes ont besoin d'équilibre nerveux, d'intelligence, de résistance à la fatigue et d'énergie morale, plus que de puissance musculaire. L'acquisition de ces qualités ne peut se faire sans effort et sans lutte, c'est-à-dire sans l'aide de tous les organes. Elle demande aussi que l'être humain ne soit pas exposé à des conditions de vie auxquelles il est inadaptable. On dirait qu'il n'y a pas d'accommodation possible à l'agitation incessante, à la dispersion intellectuelle, à l'alcoolisme, aux excès sexuels précoces, au bruit, à la contamination de l'air, à l'altération des aliments ».

Et le Docteur Carrel de conclure : « s'il en est ainsi, il sera indispensable de modifier notre mode de vie et notre milieu, même au prix d'une révolution destructive. Après tout, la civilisation a pour but, non pas le progrès de la science et des machines, mais celui de l'homme ! ».

LIVRE TROISIEME

Dans ce troisième livre, Gaston Bardet présente l'importance d'humaniser les échanges humains et commerciaux dans ce monde où règne la machine, en partant d'une réflexion sur le travail et le jeu, les causes du machinisme et l'échec du libéralisme à outrance générant l'injustice dans les échanges actuels. Ses propositions d'une part, tiennent compte de l'évolution prévisible tout en se gardant des utopies de l'abondance et, d'autre part, sa réflexion, s'appuie sur l'humanisme politique de Thomas d'Aquin. Il expose ainsi la nouvelle spiritualité d'un urbanisme au service de l'homme.

3.1. Travail et jeu

Le travail est tout effort auquel on est astreint pour satisfaire des besoins nécessaires, tout effort pour vivre et vivre véritablement en homme. Le travail est la loi de la vie, de toute vie qui pour multiplier, durer, est contrainte à l'effort.

Mais le travail a pour but le loisir qui n'est ni repos ni inaction, mais qui permet à l'homme l'épanouissement et le déploiement de son être en des activités supérieures au travail : vie de famille, amitiés diverses, arts et sciences, vie politique et religieuse et, au sommet la contemplation, couronnement suprême du jeu. Le loisir n'est ni repos en vue de refaire les forces fatiguées, ni distraction pour occuper le repos sans ennui.

A la différence du travail qui est un moyen pour atteindre un autre bien, le jeu est un bien recherché pour lui-même. Seul le jeu, qui est pleinement désintéressé, accède à la grandeur, à la générosité. Il y a une supériorité éminente du jeu sur le travail : on travaille par besoin, on joue par amour. Il n'y a de salut pour l'homme que par la substitution de l'effort délibéré du jeu à l'effort utilitaire du travail.

3.2. La machine et le machinisme

C'est dans notre attitude par rapport à l'objet que se trouve la distinction entre travail et jeu. La même chose est valable par rapport à la machine ; il faut l'évaluer par son interaction en relation à l'homme total.

C'est la machine rouage qui est la cause du mal appelé : machinisme, nous dit Gaston Bardet. C'est la conception de la chaîne – licite quand il s'agit de cascades de machines se commandant elles-mêmes, illicite quand il s'agit d'y intégrer l'homme comme automate – qui est la seule responsable du machinisme.

Pour libérer l'homme du machinisme, la machine doit être conçue pour l'homme : *outil* comme fin dernière afin que l'homme la dirige, la domine et s'y enrichisse ; *bouton en partie*, comme moyen afin de supprimer ceux des efforts automatiques ou pénibles qui n'apportent rien à l'homme ; *mobile ou auto-mobile*, afin que, suivant sa taille, elle puisse épouser l'homme dans ses déplacements ; *personnelle ou commune*, afin qu'elle ne soit pas dirigée contre l'autonomie de la personne.

3.3. L'échange et le prochain

L'utilisation « libérale » du machinisme a conduit à d'énormes concentrations urbaines alimentées par des chaînes de transports incessantes, cela en vue de l'amortissement des capitaux énormes qui y sont engagés et nullement en vue des besoins humains, ce qu'explique la formule « exporter ou mourir ».

Le profit principal de l'échange moderne provient de l'inégalité des échanges. La multiplication et l'accélération des échanges dans lesquels l'économie de marché suscite l'accroissement des richesses, deviennent ainsi source d'injustice. On regarde les choses et non les hommes.

L'échange est le nœud du problème. Pour nous, urbanistes, nous dit Gaston Bardet, il est lié aux localisations de la production et des foyers, donc aux transports allant de l'une à l'autre, mais surtout il est basé sur l'homme. Or, les activités économiques sont des œuvres humaines, c'est-à-dire des œuvres de volonté libre et que leurs règles sont des règles de conduite humaine, autrement dit des règles morales et non des lois de science physique ou mécanique. La loi de l'offre et de la demande est le fruit de l'économie libérale ayant pris pour règles des échanges, la liberté sans frein, le jeu sans frein des désirs et des intérêts individuels.

Si l'économie est une science morale – très exactement la science de la vie et des besoins des foyers – sa loi sera une loi de justice en raison du double caractère individuel et social du travail : juste prix, justes gains qui ne peuvent être considérés indépendamment.

Bien loin du « juste prix / juste gain », l'échange est précisément injuste puisqu'il est conçu de façon à ce qu'augmentent sans cesse les écarts divergents de la production et de la répartition. En ce qui concerne la production, les écarts divergents proviennent d'une concurrence locale par abus du machinisme et d'une concurrence internationale par abus du transport. Quant à la répartition, les divergences sont dues à la spéculation entre les prix de gros et de détail, et les écarts entre les professions par suite de la primauté du commerce sur l'agriculture.

Le remède, d'après Gaston Bardet, est que l'agriculture précède et qu'on la suive, le « juste prix » agricole servant de base au juste prix industriel, au salaire de l'avocat ou du médecin.

Quant à l'extrême facilité des communications et des échanges, elle ne doit pas servir à promener les produits dans tous les sens, mais à la mise en commun d'un immense trésor spirituel, intellectuel et moral fait des expériences traditionnelles de chaque nation.

Comme les points de départ des échanges matériels se trouvent à des niveaux distincts, spécifiques et respectés comme tels, il faut donc des « écluses » pour assurer entre ces

niveaux des échanges profitables et féconds. Du point de vue strictement technique pour que le rapport producteur / consommateur puisse s'équilibrer, il est nécessaire que le plus modeste ouvrier ait un salaire suffisant pour pouvoir consommer un peu de tout.

Quant à l'épargne, au-delà d'une certaine prévision, elle ne devra plus aller au emploi mais comme le préconisait Platon, à l'embellissement de la Cité et à l'encouragement des arts.

3.4. Sens de l'évolution

Pour aider économiquement l'agriculture, comme pour réduire les deux oppositions : paysan/citadin et agriculteur/ouvrier, il faut découvrir les moyens d'associer l'agriculture et l'industrie. Ceci est possible au sein de la région par l'élimination progressive des intermédiaires inutiles. Le rôle du commerce doit être celui du service, la marge de ses profits doit diminuer, les échanges comme les transports doivent changer de rythme et de répartition dans l'espace et le temps. La vérité est dans une alliance entre petite et grande industrie ; les industries artisanales développant une production différenciée et personnalisée tandis que les grandes industries automatisées fabriquent des objets interchangeable standard.

Le sens de l'évolution est net : plus de « chemin-de-fer », de structures lourdes en matériel et en personnel, étroitement spécialisés, à direction rigide. Il faut l'association dans tous les plans, sous toutes les formes qui permette le maximum d'adaptation et de différenciation. L'Art et la Science peuvent se propager sur tout le globe, ils ont aujourd'hui le véhicule des ondes qui leur permet de s'insinuer partout. L'esprit peut donc unifier, mais cette unification spirituelle ne peut se réaliser sans retour préalable aux cadres humains et à la personne. Une certaine discipline matérielle provisoire ne fait que préparer cette unification spirituelle.

3.5. L'humanisme politique

Après l'étude du monde économique, Gaston Bardet aborde le monde politique faisant remarquer que tous les Anciens distinguaient toujours dans l'étude de la science sociale, deux parties : l'économique et le politique. La première concerne tout l'ordre social de la vie privée et la seconde l'ordre social de la vie publique. Il est donc normal que l'économie s'intéresse à la production et à la circulation des richesses. Mais ce qui est déviation du vocabulaire contemporain depuis deux siècles, c'est de vouloir faire de l'économie une science de la production et de la circulation des richesses et qui n'aurait que ce but. Car il n'y a aucune raison pour produire et échanger si ce n'est pour assurer par là le bien-être des humains. Par conséquent, écrit Jean Daujat, « *il n'y a pas de distinction de l'économique et du social. Il n'y a qu'une seule réalité humaine qui est économique et sociale à la fois* ». Or, la vie sociale étant d'ordre public elle est aussi d'ordre politique.

Dès le village s'exprime un commencement de vie politique, mais sous forme rudimentaire. Mais le véritable progrès de la civilisation n'est possible qu'à partir de l'existence de la vie urbaine. Pourtant la vie urbaine ne se suffit pas ; elle a besoin des ressources de la campagne. C'est donc la petite région (groupement de la ville et des villages environnants) qui commence à disposer de ressources suffisantes pour réaliser le bien-vivre. Cette société d'ordre public qui réalise la perfection du bien humain sur terre, qui organise la vie humaine sur terre, on l'appelle la société civile ou politique. Les deux mots « civitas » et « polis » désignant la Cité.

En vue de mieux comprendre la mission de l'urbaniste, il est indispensable d'étudier d'un peu plus près ce que doit être un ordre politique aussi nuancé et organique que possible. Pour ce faire, Gaston Bardet se tourne vers Saint Thomas d'Aquin.

La politique n'a pas, comme la métaphysique, à contempler l'infrastructure des individus, « ce qui lui incombe avant tout, c'est de charpenter un ordre apte à promouvoir le bien-vivre collectif » et, par ricochet, de permettre aux individus l'exercice plénier de leurs droits. A cette fin, elle mobilise, dans la mesure où c'est nécessaire, les forces de la matière et de l'esprit pour faire régner l'ordre de la justice et de la félicité commune. Le rôle de la politique consistera donc à étudier les moyens pour assurer une vie pleine et féconde.

La clef de l'édifice social est le bien, le bien humain concret, c'est-à-dire le bien commun. Vient ensuite l'ordre politique qui est centré sur lui. Mais la politique doit s'adapter à la diversité de la vie et à la complexité du réel, sinon l'Etat devient une machine à broyer l'humain.

Le pluralisme politique, le système fédératif s'est toujours montré, au cours des siècles, apte à répondre aux besoins de tous les peuples et de toutes les régions.

Le rôle de l'Etat n'est pas de protéger et promouvoir le bien propre des citoyens, mais de réaliser cette cause universelle de perfectionnement individuel, cet ensemble de valeurs collectives qu'on désigne du nom de bien commun, et dont la masse des citoyens ne saurait se passer pour acquérir son bien propre.

L'intention principale de la loi humaine est de produire l'amitié des hommes entre eux. Mais les hommes, en majeure partie, ne sont pas vertueux ; cette amitié se réduit à la concorde, c'est-à-dire à l'harmonie produite par l'observance stricte de la justice et de la loi.

L'Etat est sans doute un certain *cadre*, une disposition structurale relativement stable, mais il est avant tout une *orientation*. De sorte que la cause ultime de sa consistance interne réside dans le but vers lequel il oriente la multitude. L'Etat n'est pas un simple appareil de gouvernement comme l'est une entreprise industrielle, mais un milieu destiné à accueillir l'individu et à l'imprégner de l'atmosphère humaine. Cela suppose que la vie publique soit le complément de la vie privée.

La politique est l'activité qui tend à faire avec des hommes isolés ou des groupes de petite dimension, une unité plus vaste : une Cité, et faire en plus de cette Cité, une communauté riche en activités complémentaires, communauté de destin animée par un idéal commun chaque fois plus élevé. Et Gaston Bardet de conclure : « aussi l'urbanisme est-il essentiellement une grande politique des groupes humains dans l'espace, un art majeur de construction, de maintien et, éventuellement, de résurrection des villes ».

3.6. La nouvelle spiritualité

L'urbaniste ne doit pas s'arrêter au plan temporel s'il veut reforge l'homme tout entier, écrit Gaston Bardet. Construire un Monde nouveau implique l'ordre suivant : Mystique d'abord, politique ensuite, économie enfin.

En faisant un tour complet des dernières vingt années (précédant la rédaction du Nouvel Urbanisme, en 1948), il trouve que tous les hommes qui comptent, laïcs ou clercs, suivant des directions parfois divergentes, cherchent une même vérité qui consiste en une nouvelle infusion de l'Amour dans le Monde.

On ne peut se sauver seul, le salut isolé est impossible. On ne peut se sauver qu'avec le prochain, avec les autres hommes, avec le monde... Tous répondent pour tous. Il nous faut

donc rebâtir une civilisation, c'est-à-dire, un complexe de techniques, de structures et d'idées :

- 1) – un nouveau machinisme libérateur, qui ne succèdera pas spontanément et par simple prolifération, à l'engrenage actuel, mais par le choix de certaines possibilités machiniques - choix fondé sur notre vocation spirituelle – que nous pourrions dominer la machine et nous en libérer en nous enrichissant.
- 2) – par le choix de structures sociales adaptées à notre vocation afin que nous puissions réapprendre le langage de profonde humanité de la sagesse aristotélicienne et chrétienne, puis à nous épanouir graduellement. Certes, dit Gaston Bardet, les structures extérieures ne créeront pas l'homme nouveau, mais les structures entravent ou favorisent. Elles n'ont pas prise sur tout l'homme mais le pouvoir de suggestion est immense, à l'heure actuelle, sur les masses dépersonnalisées. Ces structures de recreations personnelles sont des structures communautaires qui formeront un archipel complexe d'îles de différentes grandeurs, communautés limitées mais unies par un système de canaux.
- 3) – Il proclame que l'éveil d'une vie personnelle est possible, hors des voies héroïques, à partir d'un minimum de bien-être et de sécurité. Tout doit être fait pour que cet éveil ne soit pas étouffé par la misère mais en veillant également à ce qu'il ne soit pas non plus étouffé par un idéal d'abondance et même un minimum vital obtenus sans effort.
- 4) – Le travail actuel, exagéré quant au rythme, n'est qu'un étouffement ; mais la diminution exagérée du travail, sans un accroissement compensatoire du jeu, augmenterait le délabrement de la vie avec une dangereuse répercussion sur le spirituel. Méfions-nous, dans notre désir de justice, de chercher une égalité qui ne soit pas l'équité platonicienne et chrétienne : « à chacun selon ses œuvres », et de tendre vers l'identité !
- 5) – les clercs n'ont pas le droit de rester à l'écart de la politique. Ils ont un service à remplir envers leur pays. La politique est la plus haute activité possible, lorsqu'elle traduit dans les réalités humaines, les vérités philosophiques ou spirituelles lentement acquises.
- 6) – A l'époque des « masses » il est nécessaire de rappeler que de l'amour du prochain renaissent les groupes, les communautés sans lesquels il n'y a pas de salut ni personnel, ni social dans tous les ordres : économique, politique ou mystique. Nous ne pouvons vaincre les conditions tragiques de la vie et de la mort, mais nous pouvons chercher à supprimer les malheurs et les souffrances inutiles, celles qui résultent des monstrueuses inégalités sociales, de la misère noire et de l'asservissement humain. On peut même vaincre, en partie, le tragique spirituel – non le sien mais celui qui étreint le prochain – par la Charité et l'Amour.

LIVRE QUATRIEME

Dans ce quatrième livre, après avoir montré les différentes lois générales qui régissent la constitution des organismes, les caractéristiques et comportements sociaux des groupes humains de dimensions différentes, nous avoir rappelé l'échelle humaine (sociale et spirituelle), Gaston Bardet présente ici les communautés de voisinage, de la plus petite à la plus grande. Il expose ensuite les grandes lignes d'une politique démographique nationale fondée, d'une part sur le développement ou le renforcement des communautés de voisinage, et d'autre part, l'expansion des communautés territoriales unifiées, par la diffusion de l'esprit, en fédérations chaque fois plus amples.

4.1. Grands nombres et échelonnement des systèmes

Une grande loi structurale de notre monde, qui vient d'être retrouvée par la physique atomique, mais qui s'applique aussi bien à la biologie et à la sociologie, veut que tout organisme soit composé d'organes qui, eux-mêmes, constituent des systèmes composés, des organismes par rapport à d'autres organes, chaque individu étant à la fois organe par rapport à l'organisme supérieur et système par rapport à l'élément inférieur. Cette grande loi nous montre que l'individu perd sa personnalité dans la mesure où il se fond dans un organisme qui l'englobe, et la retrouve dans la mesure où il s'isole.

Nous sommes en face du drame actuel de l'atomisation de l'homme, conséquence directe des « grands nombres ».

L'exclusion du même est la base du principe de Pauli : « A l'intérieur de tout système, mieux, pour que les éléments fassent un système, il faut une diversité mathématique essentielle entre les composants ». Cette loi a été également découverte par Hegel, dans sa *Logique*, et par les biologistes dans l'analyse des métamorphoses et mutations : « Les changements quantitatifs, en s'accumulant peu à peu, deviennent finalement des changements qualitatifs. Ces transitions s'accomplissent par bonds et ne peuvent pas s'accomplir autrement » à nos yeux. Bergson remarquera, d'ailleurs : « La qualité n'a d'objectivité que par la quantité qui est de la qualité à l'état naissant ».

Si les lois statistiques s'appliquent aux groupes sociaux importants, aux foules, c'est donc que l'introduction dans ces foules conduit à une désindividualisation effective.

L'urbaniste – pénétré de cette tyrannie des grands nombres – s'appliquera tout d'abord à structurer les petits cadres, ceux qui constituent de véritables systèmes par suite de la diversité perceptible de leurs composants. Lorsqu'il fédérera ces petits cadres, il n'oubliera pas que chacun d'eux perdra sa personnalité en se fondant dans une fédération supérieure en sorte que, même petits au départ, ils peuvent se trouver complètement dépersonnalisés s'ils appartiennent à des groupements trop monstrueux.

4.2. La taille de l'homme

« C'est pour des sociétés simples et closes que la structure morale, originelle et fondamentale de l'homme, est faite » remarque Bergson et ce n'est pas en élargissant la Cité qu'on arrive à l'humanité, ce n'est pas par simple dilatation qu'on passera d'une « société close » à une « société ouverte » mais par des propulsions successives car ces sociétés ne sont pas de même essence.

Or, le drame de l'époque actuelle tient à ce qu'on a tenté d'obtenir de grandes sociétés ouvertes en amplifiant, en gonflant, en faisant éclater les anciennes sociétés closes, ce qui les a détruites, tout en conduisant à des sociétés ouvertes, instables et non structurées, au lieu d'avoir cherché à obtenir des sociétés ouvertes par une série de fédérations de sociétés structurées à taille humaine.

Pour pouvoir se valoriser, chacun a besoin d'un cadre à son échelle, ni trop petit ni trop grand. Les véritables cadres à action continue, ceux de nos proches, restent très petits.

Or, la joie d'être aimé, admiré, estimé est parfaitement indépendante de la dimension et de la qualité du cadre. Pour permettre à chacun d'avoir sa part de joie, il faut en multiplier les possibilités, c'est-à-dire les petits cadres où les plus humbles qualités apparaissent en lumière.

Jadis, l'infinie variété du travail manuel permettait à chacun d'imprimer sur l'objet sa marque personnelle et d'en tirer gloire. Il n'en est pas de même dans le processus industriel où l'objet n'est plus le prolongement de l'homme. En attendant la possibilité de redonner une personnalité dans l'exercice des professions, il est aisé de la trouver dans le milieu de ceux parmi lesquels on vit, en rétablissant les petits cadres. La seule participation aux bénéfices ne peut suffire car l'un des principaux besoins des travailleurs est celui de la « self expression », de réaliser quelque chose par lui-même.

Il en est de même dans le mécanisme des échanges qui deviennent clairs, lisibles et compréhensibles lorsqu'ils se font entre proches, éliminant les intermédiaires inutiles. C'est ce qu'a bien compris Gandhi en déclarant : « si la production et la distribution existaient à la fois dans les mêmes régions où il y a la demande, un équilibre serait assuré automatiquement, il y aurait moins d'occasion de fraude, et nulle occasion de spéculation ».

Ce faisant, gardons-nous, dit Gaston Bardet, de tomber dans un certain « proximitisme ». Il n'est pas question de ramener l'homme aux objets qu'il peut manier, ni à la myopie ; il faut élever l'homme aux objets qu'il peut réellement penser, en élargir le cercle par « propulsions successives », allant du proche à l'infini. Les petits cadres ne sont nullement « des garanties contre la grandeur ». En même temps que nous devons revenir aux petits cadres, aux racines, nous devons élargir jusqu'aux étoiles l'envergure de la personne. Gaston Bardet précise que la taille humaine sera différente dans l'ordre matériel, intellectuel et spirituel, suivant les fonctions que l'homme doit remplir dans des communautés de volumes croissants.

4.3. Masse, groupes, foules, communautés, cité

Un dilemme semble se poser. Comment se fait-il que les grands nombres dépersonnalisent l'individu tandis que la Cité est le milieu indispensable à l'épanouissement complet de l'homme ? Pour comprendre, il est nécessaire de préciser les termes des divers modes d'agrégation des multitudes.

Masse est la multitude analogue à la matière première thomiste. Elle n'est que potentialité d'être. Elle reste pur pouvoir tant qu'un principe organisateur, d'un degré plus ou moins élevé, ne l'anime.

Une **foule** c'est une somme statistique d'individus qui acquiert une unité psychologique et des qualités nouvelles. Elle agit sur les individus de deux façons totalement différentes selon que l'on considère les activités affectives ou intellectuelles, le sentiment ou la raison. « Evanouissement de la personnalité consciente, prédominance de la personnalité inconsciente, orientation par voie de suggestion et de contagion des sentiments et des idées dans un même sens, tendance à transformer immédiatement en acte des idées suggérées, tels sont les principaux caractères de l'individu en foule ».

Les foules qui se retrouvent fréquemment les mêmes devant les mêmes problèmes communs, élaborent très vite « un état d'âme communautaire » en vue d'un but commun à poursuivre, lequel tendra dans des circonstances favorables, à créer des relations communautaires. Il n'y a pas de barrière entre foule et communauté, mais une succession de paliers.

Avec une **communauté**, nous atteignons le sommet du « nous », car elle réalise *la fusion des consciences et des activités*, la fusion des activités conscientes, donc la conscience du bien commun. La communauté est un tout organique et spontané, œuvre de l'histoire et de la

géographie. Elle est, éventuellement, dotée d'une organisation qui correspond à son contenu et à sa « structure ».

Pour qu'une masse devienne communauté réelle, structurée, organisée il faut - nous dit Gaston Bardet - qu'elle possède trois traits essentiels :

- a) avoir une base matérielle commune et aussi une existence en partie indépendante de la volonté des membres pris isolément.
- b) Etre articulée en sous-groupes pourvus de fonctions à caractères complémentaires. Epouser la structure fédérative essentielle à laquelle nous ont ramené nos études sur l'échelle des groupes.
- c) Avoir une âme commune, le sentiment de faire partie d'une certaine façon, d'un corps particulier.

« La communauté naît dans le physique et s'achève dans le mystique »...

Toutefois, un véritable ordre communautaire n'intègre pas l'individu à une seule communauté mais au plus grand nombre de communautés possible, dont chacune le soutient dans l'exercice de telle ou telle de ses facultés.

C'est pourquoi l'épanouissement total de l'homme doit se faire dans la Cité, qui est une communauté de communautés. Fédération organique de groupes, elle est l'aboutissement suprême du pouvoir de la masse dont nous avons étudié les possibilités : groupe, foule ou communauté. Alors que la foule est sommation d'activités inconscientes, la communauté n'intègre que des choix, ce que les individus ont de meilleur, autrement dit le bien qui leur est commun. Mais, pour la Cité, le fait d'être incarnée dans un corps conduit à l'existence de limites, donc d'optimum, cet optimum variant suivant les corps et suivant leur structure.

Nous avons vu ainsi comment la masse : pur pouvoir *théorique* peut servir de support à des groupes, des foules, des communautés, des cités. Comment, du fait même que cette masse comporte des germes spirituels, des personnes (si peu évoluées soient-elles) naissent des états de foule, puis des états d'âmes communautaires, prélude à des relations, puis des structures et enfin des organisations communautaires.

Pour que l'urbaniste puisse exprimer l'âme d'une cité - ce qui est strictement son métier, écrit Gaston Bardet - il faut que celle-ci en ait une et que l'urbaniste lui fasse, tout d'abord, retrouver les structures échelonnées qui lui permettront de prendre conscience d'elle-même.

La recherche des communautés naturelles est à la base même du nouvel urbanisme.

4.4. Stabilité des communautés de voisinage

Suivant une classification de René Maunier, Gaston Bardet distinguera les *groupes de parenté*, issus de la consanguinité, les *groupes de localité*, basés sur la fixation, le voisinage proche ou lointain, enfin les *groupes d'activité* provenant d'une spécialisation indépendante du sang ou du sol.

Les groupes de localité sont de deux sortes : les *communautés de voisinage* immédiat dont la vue, le toucher, la vie corporelle fixent les dimensions, et les *communautés spatiales* aux frontières mouvantes pour lesquelles la durée, les affinités morales et spirituelles ne peuvent dresser aucune borne.

Dans tout groupe, la force des relations communautaires varie en raison inverse de l'étendue de ces communautés et en raison directe de leur durée ou de la stabilité de leur structure propre.

Il faut que le même homme participe à plusieurs communautés différentes, pour des activités différentes. La structure sociale ne peut être un simple réseau de communautés semblables, ni une pyramide d'unités homologues, mais un tissu où toute la complexité des vraies relations humaines s'exprime en un jeu infini de communautés appliquées à des objets différents ayant chaque fois un contenu différent, se chevauchant. L'équilibre entre les groupes d'activité et de voisinage est la base même de tout ordre politique.

N'ayant par métier, à traiter que des communautés les plus stables, celles de voisinage, Gaston Bardet essayera de déterminer l'échelonnement qui les régit.